



## LES IMESSEBELEN <sup>(1)</sup>

Dans leur ouvrage sur « la Kabylie et les coutumes kabyles, » MM. le général Hanoteau et le conseiller Letourneux ont rapporté (tome II, page 17) cette coutume digne des âges héroïques, qui veut que dans les circonstances décisives, des jeunes gens qui prennent le nom d'*imessebelen* (dévoués, qui s'offrent en sacrifice) fassent le sacrifice de leur vie, pour défendre le sol de leur pays contre l'étranger.

Nous pensons qu'on lira avec intérêt le récit des combats se rapportant aux guerres de la conquête française, dans lesquelles cette coutume a été suivie.

Rappelons d'abord quelles sont les règles qui président à l'enrôlement des imessebelen (au singulier messebel) et qui fixent la conduite qu'ils doivent tenir.

Il ne doit pas être demandé d'imessebelen dans les guerres de tribu à tribu, ni dans les guerres d'agression : cette coutume est réservée pour la défense du sol contre une nation étrangère, ou pour son expulsion du territoire qu'elle aurait envahi. C'est toujours un marabout entouré de la vénération générale, qui provoque les enrôlements de cette nature, après avoir pris l'avis des notables du pays. Il fait publier dans les tribus et sur les marchés, que les circonstances exigent que des hommes se fassent tuer pour la défense du territoire, que le paradis est assuré à ceux qui mourront et il indique le jour et le lieu où les volontaires seront inscrits.

---

(1) Nous devons une grande partie des renseignements qui nous ont servi pour ce travail, à Si Moula Naït ou Amar, président de section dans le cercle de Fort-National.

L'enrôlement se fait en présence d'une assemblée de notables des tribus intéressées. Chaque messebel qui se présente donne au khodja son nom, ceux de sa tribu et de son village ; il fait connaître s'il a encore son père et déclare qu'il accepte les conditions qui seront fixées pour le combat. Il n'y a pas de déshonneur, pour un jeune homme, à se retirer, si son père lui refuse son consentement et le réclame à l'assemblée des notables.

Ce sont ordinairement des jeunes gens non mariés qui se font inscrire, mais les hommes mariés ne sont pas exclus.

Lorsque l'enrôlement est terminé, on convient du programme que les imessebelen devront suivre ; on fixe le poste ou les postes qu'ils devront occuper, les armes qu'ils devront prendre, la distance jusqu'à laquelle ils auront droit de reculer et la limite à laquelle ils devront arrêter la poursuite de l'ennemi, si l'on craint des embuscades.

Les imessebelen ne se mêlent pas aux autres combattants, ils ont toujours leurs postes à part. Il est interdit d'enlever leurs morts, on ne les emporte qu'après le combat ; les blessés ne peuvent être enlevés que s'ils sont tout à fait hors d'état de combattre, les chefs désignés par les imessebelen en sont juges. Ces prescriptions ont pour but d'empêcher, autant que possible, le mélange des imessebelen avec les autres combattants.

Toutes ces dispositions sont écrites à la suite de la liste des imessebelen.

Quand tout est bien arrêté, le marabout qui a provoqué l'enrôlement fait, avec tous les assistants, la prière des morts sur les imessebelen ; ceux-ci restent debout et ne se mêlent pas aux prières.

A partir de ce moment, les imessebelen n'ont plus à s'occuper de rien, c'est à qui leur apportera des armes, des vêtements, des plats de kouskoussou et des friandises ; les femmes, les enfants s'empressent autour d'eux pour les servir, leur accordant, par avance, la vénération qu'on doit à des martyrs de l'indépendance du pays.

Les imessebelen qui sont tués sont enterrés, dans chaque village, dans un cimetière à part, qu'on appelle *tamekebert imessebelen* et qui devient un lieu vénéré où l'on va faire ses dévotions.

Les femmes et enfants de ceux qui ont succombé sont nourris aux frais de la djemâa et sont traités avec égards. Les imessebelen qui échappent à la mort, soit parce qu'ils ont survécu aux blessures reçues dans le combat, soit parce que la victoire a couronné leurs efforts, jouissent partout d'une grande considération, ils ont le pas sur tout le monde et nul n'oserait leur chercher querelle ; la djemâa pourvoit à leur entretien, s'ils restent estropiés des suites de leurs blessures et n'ont pas de moyens d'existence suffisants.

Ceux qui manquent à leurs engagements, en prenant la fuite, ne sont plus que des parias, objets du mépris général ; on ne leur parle plus, on ne prononce plus leur nom, ils sont morts. Ils ne peuvent trouver une femme qui consente à les épouser et, s'ils ont des filles, ils ne peuvent les marier.

Ces détails préliminaires donnés, nous passons au récit que nous avons annoncé.

Au mois de juiu 1854, deux colonnes pénétraient dans la grande Kabylie pour châtier les tribus qui s'étaient jetées dans la révolte à la voix du chérif Bou Bar'la ; l'une, partie d'Alger, était commandée par le général Randon, gouverneur général, l'autre, fournie par la province de Constantine, était commandée par le général de Mac-Mahon. Ces deux colonnes, après avoir opéré dans les Beni Djemaad et les Beni Hassaïn, firent leur jonction dans le haut Sebaou et remontèrent cette rivière jusqu'à Bou Behir, menaçant les Beni Idjeur qui avaient longtemps donné asile à Bou Bar'la et d'où ce dernier était parti pour soulever les Beni R'obri et les Beni Djennad,

Les tribus qui habitent le versant oriental du gros contrefort qui se détache du Djurdjura à Tirourda et va mourir au confluent du Sebaou et de l'Oued Beni Aïssi, Beni Iraten, Beni Fraoucen, Beni Khelili, Beni bou Chaïb, Beni Yahia, Beni Itou-rar', ne se croyaient pas menacées parce qu'elles relevaient du commandement de notre Bach-agma du Sebaou, Bel Kassem ou Kassi, et qu'elles ne s'étaient pas déclarées ouvertement contre nous ; elles continuaient à se livrer aux travaux de la moisson malgré la présence de nos troupes. Cela n'empêchait pas que, du

camp français, on voyait défilér sur leur territoire de nombreux contingents kabyles, qui se portaient aux Beni Idjeur. Sur le versant occidental du même contrefort, se trouvaient des tribus, les Beni Menguellat, Beni bou Youcef, qui n'avaient jamais fait aucune démarche de soumission ; les Beni Illiltén, du versant oriental, étaient dans la même situation. Enfin, plus loin, à l'ouest, venaient les tribus de la confédération du Zouaoua, qui relevaient du Bach-agma du Djurjura, Si el Djoudi, mais dont la soumission était plutôt nominale que réelle ; ces dernières tribus avaient envoyé leurs amins à notre camp ; c'est chez elles que Bou Bar'la s'était réfugié, après sa fuite des Beni Djennad.

Le général Randon avait résolu de se porter au milieu des tribus que nous venons de nommer et qui croyaient leurs montagnes escarpées inaccessibles à nos colonnes, afin de soumettre celles qui étaient restées indépendantes et de rendre effective la soumission de celles qui avaient déjà reconnu notre autorité. Le Bach-agma Bel Kassem ou Kassi, qui était malade depuis longtemps et n'avait plus alors qu'un souffié de vie, mais qui néanmoins avait tenu à rester à son poste, nous donna, dans cette circonstance, une dernière preuve de son dévouement en assurant, sans coup férir, le passage de nos troupes jusqu'au point dominant du contrefort dont nous avons parlé (1). Il fit agir, pour cela, les gens de son sof dans les tribus qu'il fallait traverser.

Le vendredi 16 juin, à trois heures du matin, la colonne se mit en marche guidée par Mohamed Saïd nait Chikh, des Beni Yahia, et divers autres partisans du Bach-agma ; elle passa par le marché du dimanche des Beni bou Chaïb, le village d'Igoufaf de la même tribu, le village de Taka des Beni Yahia et alla asseoir son camp au marché du Sebti des Beni Yahia, où l'avant-garde était arrivée dès huit heures du matin. Les Kabyles avaient regardé défilér la colonne, sans témoigner aucune hostilité.

Ce jour-là se tenait le gros marché du djemâa des Beni Menguellat et il avait réuni autant de monde que d'habitude ; mais lorsque la nouvelle de notre marche s'y répandit, il se dispersa

---

(1) Le Bach-agma est mort moins d'un mois après, le 12 juillet 1854.

immédiatement, les Kabyles s'empresant de rejoindre leurs tribus pour se concerter sur ce qu'il y avait à faire.

Dans la nuit des feux furent allumés vers le Djurdjura, sur les sommets de Tizi Ndjamā, d'Akarrou Bourdja, de Tichkirt et de Tizi bou Iran, pour appeler les guerriers des tribus environnantes. Les Beni Itourar', Beni Illiten, Illoula ou Malou, Beni Mellikeuch, Beni Idjeur accoururent en armes au rendez-vous ; la djemāa réunie se prononça unanimement pour la guerre et cette résolution fut proclamée par trois décharges successives de toutes les armes à feu (Miïz). On se mit immédiatement à l'œuvre pour nous barrer le passage du côté du col de Tirourda.

Les Beni bou Youcef, dont les villages étaient d'un accès trop facile pour qu'ils pussent essayer de résister à nos troupes, conservèrent la neutralité. On établit des retranchements en terre et en pierres sèches à Tichkirt, entre le village de Tazrout, des Beni bou Youcef, et le pic d'Akarrou Bourdja, et sur la crête des Beni Itourar' qui se détache de ce pic vers l'Est. Cette ligne de retranchements tracée avec une remarquable intelligence, comme nos officiers purent le constater plus tard, était appuyée à l'ouest à des sommets inaccessibles, elle ne pouvait être tournée que du côté de l'Est, mais en traversant un pays très difficile, coupé de nombreux ravins profonds et escarpés et en escaladant les pentes abruptes de la montagne de Timezguida.

Le village de Soumeur, des Beni Itourar', se trouvait derrière cette ligne de défense ; c'est là qu'habitait la célèbre prophétesse du Djurdjura, Lalla Fatma, dont le nom est encore entouré, par les Kabyles, d'une vénération extraordinaire (1). Avec ses frères, Si Tahar ou Taieb nait si Ahmed ou Mezian, Si Mohamed, Si Cherif et Si el Hadj, elle sut exalter le fanatisme religieux et le patriotisme des Kabyles et les déterminer à une résistance désespérée. Suivant l'antique coutume, on résolut d'enrôler des imessebelen et Si Tahar fut chargé de présider, séance tenante, à l'inscription des volontaires.

---

(1) Lalla Fatma, faite prisonnière dans l'expédition de 1857, est morte en septembre 1863 dans les Beni Sliman, où elle avait été internée.

Cependant, du camp français, on avait remarqué les rassemblements hostiles qui s'étaient opérés sur les rochers d'Ourdja et le général de Mac-Mahon, qui avait ses troupes campées sur les crêtes qui dominent, d'une part, le village de Taourirt Amran, de l'autre, celui de Tiferdout, reçut l'ordre d'aller les disperser.

Il partage sa division en deux colonnes et se porte avec l'aile gauche, malgré les difficultés du terrain, vers le sommet de Timezguida par où l'on pouvait, comme nous l'avons dit, prendre à revers les retranchements des Kabyles ; l'aile droite, commandée par le général Maissiat, doit attaquer de front lorsque le mouvement de l'aile gauche sera bien dessiné. Il est onze heures du matin lorsque la division se met en marche (1).

Pendant que nous prenions ces dispositions, Si Tahar continuait à enrôler ses imessebelen, mais il n'eut le temps d'en recruter que 157, au lieu de mille qu'il voulait avoir ; voyant nos troupes en marche, il divisa ses imessebelen en trois groupes, qu'il disposa aux points où le combat devait être le plus rude.

Le général Maissiat, qui s'était porté en avant du village de Tazrout, répondait au feu des Kabyles au moyen de tirailleurs, qui étaient fort exposés, le terrain étant découvert et ne présentant presque pas d'abris. Lorsqu'il voit le général de Mac-Mahon arriver à Timezguida, il lance en avant les trois bataillons qu'il commandait, les chasseurs à pied à droite, le 16<sup>e</sup> léger à gauche et les zouaves au centre. Le retranchement de Tichkirt est emporté assz rapidement, mais on est retenu longtemps devant ceux d'Akarrou Boudja et de Tizi bou Iran, d'où part un feu bien nourri.

Lalla Fatma, habillée d'un haïk rouge, est sur un mamelon, entourée des femmes de la tribu et elle excite les Kabyles à mourir pour la guerre sainte ; ceux-ci combattent avec opiniâtreté.

Le général Maissiat, jugeant qu'il faut en finir pour ne pas

---

(1) Nous ne prenons qu'un seul épisode de cette campagne et nous ne parlerons pas des combats qui eurent lieu, le même jour, du côté des Beni Iraten.

augmenter nos pertes, ordonne l'assaut et il se lance lui-même en avant, la casquette au bout de son épée; son exemple entraîne nos soldats et les retranchements sont emportés malgré l'énergique résistance des montagnards kabytes. Dans certains de ces retranchements, nos soldats trouvèrent des hommes nus jusqu'à la ceinture, vêtus seulement d'une courte culotte de bure et qui s'étaient attachés les uns aux autres par les genoux au moyen de cordes, pour ne pas reculer (1); c'étaient les imesebelen, il fallut les tuer sur place à coups de bayonnette.

Le général de Mac-Mahon avait enlevé la position de Timezguida et livré aux flammes les villages d'Aït Hammou, Aït Mansour, Iberber, Ait Ali on Yahia, Iferhounen; la brigade Maissiat avait de son côté brûlé Ait Arbi; mais le jour touchait à sa fin et il fallut songer à la retraite; le village de Soumeur échappa cette fois à la destruction. Dans le long combat qui venait d'avoir lieu, beaucoup de soldats avaient épuisé leurs cartouches, le général Maissiat en envoya chercher par les spahis, qui les rapportèrent dans leurs burnous, et se mit en retraite, protégé par les troupes du général de Mac-Mahon qui rentraient également au camp. Les masses kabyles réunies sur des sommets inaccessibles n'attendaient que notre départ pour nous attaquer de nouveau, ils se glissent dans les ravins, appuyés par de nouveaux contingents qui étaient accourus au bruit de la fusillade, surgissant de toutes parts et nous poursuivant avec acharnement. Il fallut des retours offensifs et des combats corps à corps pour les maintenir en respect. Notre retraite s'opéra, sous le feu le plus vif, dans un ordre parfait, et les Kabyles disparurent lorsque la queue de la colonne eut dépassé Tazrout. Nos pertes, dans cette affaire, s'étaient élevées à 25 morts et 150 blessés; l'ennemi avait perdu beaucoup plus de monde, presque tous les imessebelen avaient été tués.

Le dernier des survivants de ces imessebelen est mort l'année dernière; c'était un nommé Amar naït Hamlat des Beni Itourar'.

---

(1) Cette coutume de s'attacher les uns aux autres par les genoux ou en cousant de l'un à l'autre les pans des burnous, s'appelle Anmikras Nichoudad.

L'insurrection de la grande Kabylie de 1871 nous a encore offert un dernier exemple de la coutume dont nous nous occupons. Comme on le sait, cette insurrection a été l'œuvre des khouans de Si Abd er Rahman bou Goberin, dont le grand maître était Chikh el Haddad des Beni Aïdel. Cet ordre, dont les pratiques extérieures paraissaient exclusivement religieuses, avait fait d'énormes progrès en Kabylie depuis quelques années, on ne comptait pas moins de 63 mokaddems (1) dans la subdivision de Dellys et le nombre des affiliés était considérable. Parmi les mokaddems, le plus fanatique, le plus influent, celui qui était plus particulièrement l'homme d'action de Chikh el Haddad, était Si Mohammed ou Ali ou Sahnoun (2), d'Isahnounen, tribu des Beni Iraten. Ce fut lui qui dirigea le siège de Fort-National.

Ce siège, commencé dans la nuit du 17 avril, dura depuis plus d'un mois ; la place défiait tous les efforts des Kabyles, bien qu'elle n'eut qu'une garnison de 472 combattants composée de recrues et de mobilisés de la Côte-d'Or, pour défendre une enceinte de 2,260 mètres de développement, dans laquelle aucun point n'était parfaitement à l'abri des balles de l'ennemi. Mohamed ou Ali avait fait exécuter des travaux de mine pour faire une brèche dans l'enceinte, il avait fait transporter un canon sur le sommet d'Imanseren, d'où l'on dominait la place, tout avait été inutile. La colonne du général Lallemand, après avoir

(1) Les mokaddems sont les propagateurs de l'ordre, ils reçoivent les khouans, les initient aux pratiques religieuses de l'ordre, les dirigent, sont les intermédiaires du grand-maître vis-à-vis des khouans et centralisent les dons qui grossissent le trésor du grand-maître.

(2) Mohamed ou Ali était au combat d'Icheriden du 24 juin 1871, bien qu'il n'eût jamais manié un fusil ; mais il y avait timechekerrit (coutume dont nous parlerons plus loin) entre les tribus et il avait voulu donner l'exemple en combattant avec les Beni Iraten. Lorsque les retranchements des Kabyles furent enlevés, il prit la fuite du côté des Beni Yenni et tomba du haut d'un escarpement ; blessé dans sa chute, il fut relevé par les khouans. Il quitta le pays lorsqu'il vit la lutte impossible et fut arrêté au Souf au mois de décembre 1871 par le général de Lacroix. Il a été condamné par le conseil de guerre à la déportation dans une enceinte fortifiée et transporté à la Nouvelle-Calédonie.

levé le blocus de Tizi-Ouzou et de Dellys, en pacifiant le pays sur ses derrières, marchait sur les Beni Ouaguennoun et l'on pouvait prévoir qu'elle ne tarderait pas à marcher également sur Fort-National. Mohammed ou Ali voulut tenter un suprême effort pour s'emparer de cette place. La chute de Fort-National devait avoir un immense effet moral et elle pouvait rendre impossible, pendant longtemps, l'attaque des montagnes de la grande Kabylie, vu le faible effectif des colonnes françaises qui tenaient la campagne. Le moyen par lequel il croyait pouvoir arriver à ses fins, était une escalade nocturne; pour tenter l'assaut de murailles bien flanquées, il lui fallait des hommes d'une résolution à toute épreuve, il lui fallait des imessebelen. Ce projet fut d'abord accueilli assez froidement, mais les Kabyles se décidèrent devant l'imminence du péril. On fixa le jour de l'enrôlement et Mohammed ou Ali se transporta successivement, avec son khodja Si Abd Allah, dans les deux camps d'Abeudid et de Tala Issellaben qui opéraient le blocus du fort; le nombre des Imessebelen s'éleva à 1,600. Parmi les Imessebelen, les uns s'étaient engagés à monter à l'assaut au moyen d'échelles, les autres à pénétrer dans la place, lorsque les premiers auraient ouvert une des portes. Les imessebelen, divisés en deux troupes devaient attaquer, d'un côté, la portion de l'enceinte qui correspond à l'hôpital militaire, de l'autre, la porte du Djurjura. Les insurgés savaient que la garde du rempart, en face de l'hôpital, était confiée aux miliciens et ils espéraient avoir plus facilement raison de ces derniers que des troupes régulières. Les contingents kabyles devaient attaquer les autres portions de l'enceinte. Sept cents échelles furent commandées pour l'assaut dans les villages des environs du fort; elles furent fabriquées au moyen de bois enlevés à l'école des arts-et-Métiers (1) et au moyen de perches de chène-zeen. L'assaut avait été arrêté pour la nuit du 21 au 22 mai.

Le secret de l'attaque ne put être gardé par les insurgés; un

---

(1) Cette école, destinée aux jeunes Kabyles, était située en dehors de l'enceinte et l'on avait dû l'abandonner dès le premier jour du siège.

de nos chefs indigènes, qui avait pu rentrer secrètement dans la place le 20 mai, Boussad naït Kassi, amin-el-oumena des Attafs, avait prévenu le bureau arabe et le commandant supérieur de la tentative qui allait être faite. Toutes les précautions furent prises pour déjouer cette tentative, mais le commandant supérieur eut soin de n'en instruire personne dans la ville, sachant bien que l'attente d'un danger inconnu, au milieu d'une nuit obscure, peut avoir sur le moral de troupes peu aguerries, un effet plus grand que la vue du danger lui-même.

Laissons maintenant le lieutenant-colonel Maréchal, commandant-supérieur de Fort-National, faire le récit de la lutte, qui fut un des épisodes les plus dramatiques de l'insurrection :

« La nuit du 21 au 22, dit-il dans son rapport du 16 juin 1871, fut très-calme, contrairement à ce qui se passait les jours précédents ; aucun cri ne vint du dehors, aucun coup de fusil ne fut tiré. Quand on alluma les réchauds du rempart, dont on faisait usage dans les nuits obscures, un profond silence régnait au dehors et dans l'intérieur de la ville.

« Vers deux heures du matin, un chant religieux (1) retentit sur les hauteurs de Tablabalt ; un quart d'heure après, le même chant fut répété à Ourfea, suivi d'un morne silence qui dura quelques minutes.

« Tout-à-coup, mille cris sauvages s'élèvent dans les ravins ; la fusillade éclate, une grêle de balles passe sur le fort, l'ennemi est au pied du mur, disposant les échelles pour l'escalade. A ce moment, le fort s'enveloppe d'un ruban de feu ; ce sont les défenseurs qui, avec un rare sang-froid, fusillent à bout portant tout ce qui se présente, pendant que l'artillerie, croisant ses feux dans toutes les directions, poursuit jusqu'au fond des ravins ceux qui reculent.

« Pendant une heure le feu continue et, au jour, l'ennemi avait disparu, laissant une vingtaine d'échelles au pied du

---

(1) C'était la prière dite en commun par les Kabyles prêts à commencer le combat et psalmodiée à Tablabalt par le mokaddem Si Mohamed ou Braham des Beni Itourar', à Ourfea par Si Abd Allah des Aït Ferah.

« mur, d'autres abandonnées dans le voisinage, que les gens du  
« makhezen allèrent chercher et apportèrent au bureau arabe.

« De longues files, suivant la route d'Alger, emportaient des  
« morts et des blessés. L'ennemi avait fait des pertes énormes ;  
« nous comptions un spahis tué et neuf hommes blessés, dont  
« un officier. »

Les imessebelen avaient fait leur devoir ; le groupe qui devait  
attaquer le mur, en face de l'hôpital, avait commencé le pre-  
mier l'attaque, les jeunes imessebelen étaient montés sur leurs  
échelles en criant : « Je suis un tel, fils d'un tel et je suis  
messebel ; » mais ils étaient tombés sous une grêle de balles,  
auxquelles ils ne pouvaient riposter. Le groupe qui devait atta-  
quer la porte du Djurdjura était arrivé plus tard et avait perdu  
moins de monde. Environ trois cents imessebelen étaient tom-  
bés au pied des murailles qu'ils n'avaient pu franchir.

Un peuple qui est capable de pareils dévouements, peut deve-  
nir, à un moment donné, redoutable, et il demande à être  
traité avec une grande prudence.

Les Kabyles suivent encore, dans leurs guerres, une autre  
coutume qui est d'un usage beaucoup plus fréquent, c'est ce  
qu'ils appellent le *timechekerrit*. Au moment de la réunion  
générale où l'on décide la guerre, les tribus ou les villages se  
lancent les uns aux autres des défis de prouesse ; ce sont géné-  
ralement les tribus séparées par de longues inimitiés qui, réu-  
nies pour une même cause, veulent rester rivales dans la lutte  
contre l'ennemi commun et font ainsi tourner leur rivalité au  
profit du bien public. Cette coutume est suivie aussi bien dans  
les guerres de tribu à tribu que dans les guerres contre un  
peuple étranger. Tantôt, chaque tribu rivale défend une portion  
de retranchement et celle qui lâche pied la première est déshon-  
norée ; tantôt on indique le point où il faudra arriver, après  
avoir culbuté l'ennemi, pour avoir les honneurs de la journée.

Les Kabyles mettent un extrême amour-propre dans ces  
défis, les meddahs chantent la gloire du vainqueur et la honte  
du vaincu et leurs récits rimés se transmettent de génération en

génération. C'est la coutume du timechekerrit qui nous donne le secret de la résistance opiniâtre que nos colonnes ont rencontrée dans certaines occasions.

Les exemples qu'on pourrait signaler sont nombreux, nous citerons seulement le combat livré le 17 mai 1844, dans les Flissat ou Millil, par le maréchal Bugeaud, où toutes les tribus kabyles avaient envoyé leurs contingents; l'attaque des Beni Iraten, le 24 mai 1857, où les fractions d'Irdjen et d'Ait Akerma rivalisèrent de tenacité dans des retranchements établis entre Tamazirt et Adeni; les combats d'Icheriden du 24 juin 1857 et du 24 juin 1871, qui peuvent compter parmi les plus sanglants que nous ayons livrés aux Kabyles (1).

N. ROBIN.

---

(1) Dans le combat du 24 juin 1857, nous avons eu 44 tués et 327 blessés. Dans celui du 24 juin 1871, nous n'avons eu que 2 tués et 61 blessés, mais l'ennemi a laissé sur le terrain 124 morts que nous avons enterrés; il avait emporté en outre un grand nombre de cadavres. — On sait avec quel dévouement religieux les Kabyles enlèvent leurs morts.